

Un avenir sans passé est comme un arbre sans racine, il ne tient pas debout.

Je rêve de cette allée sombre et pénétrante bordée de tilleuls projetant leur ombrage sur les gravillons blancs qui s'écrasent en crissant sous mes pas.

Je marche en direction de cette grande maison éclairée d'une lumière intense, baignant dans une atmosphère réconfortante et chaleureuse.

Je les vois au loin sur les marches me faisant signe d'approcher.

Je n'ai qu'une envie, c'est de les rejoindre, mais que ce chemin est long !

## PROLOGUE

J'ai mis plus de dix ans à écrire cette histoire. Non pas que je n'avais pas l'envie, ni la volonté de le faire, ni l'inventivité nécessaire à cet exercice. Il me manquait l'essentiel ! LE TEMPS. Eh oui, cela pourra faire sourire. Ce serait trop facile et peu délicat, car ce n'est certainement pas une fausse excuse. La spirale dans laquelle nos vies sont entraînées est bien différente pour chaque individu, et malin qui pourrait dire l'inverse. Nous sommes tous différents et devons apprendre à respecter ces différences, au risque de nous perdre et de ne pouvoir vivre ensemble. Le temps m'a manqué, j'ai fait des choix, privilégié tantôt la vie de famille, tantôt la vie professionnelle, je ne me suis pas arrêté à mon plaisir égoïste et solitaire d'écrire. Je me suis occupé de ce qui m'entourait avant de penser à moi. J'ai pris le temps d'apprendre à vivre. Ai-je réussi ? Je n'en sais rien. Je sais simplement qu'aujourd'hui foisonne en moi une ribambelle d'expériences qui m'aideront à terminer cet ouvrage.

J'aime écrire, car il me semble qu'il est plus facile pour moi de dire ce que je pense par l'écrit que de le faire oralement, même si c'est compliqué par moments de trouver le bon mot à coucher sur le papier. En fait, j'aime prendre le temps et faire mûrir mes idées pour que chaque mot, chaque phrase s'enchaînent comme les différentes petites roues dentées d'une horloge mécanique. Si vous n'y avez jamais prêté attention, prenez le temps un jour de regarder comment cela fonctionne, c'est magique ! Tout est calculé pour que toutes les petites dents se croisent en permanence sans jamais se rencontrer. Je crois qu'un roman c'est la même chose, les mots les phrases doivent être fluides sans jamais vous accrocher, vous bloquer dans la lecture. On devrait pouvoir commencer à lire le premier mot et ne s'arrêter qu'au dernier en ayant l'impression de n'avoir jamais respiré entre les deux, comme si le temps s'était figé l'espace d'un instant pour permettre au lecteur de vivre cette aventure d'un seul trait ! Il faut qu'il y ait un rythme comme une phrase musicale qui ne permet de reprendre son souffle qu'au moment où la dernière note s'est tue, laissant place au silence.

Les personnages qui vont suivre ne sont pas des entités existantes, ce sont des patchworks de personnes rencontrées au cours de mon existence. Je me suis amusé à singer le Créateur en prenant ce qui m'intéressait le plus dans chaque individu. Une sorte de palette de peintre aux mille couleurs possibles, pour réaliser un tableau, une fresque de vie. Mais certains ne sont pas des compositions, ils sont entiers, au mieux, juste une partie de leur vie, de leur pensée a été adaptée pour que l'harmonie du roman soit totale. Ensuite, il y a le lieu, le contexte, parfois le souvenir d'un moment vécu, parfois guidé par une actualité ayant capté mon attention. Et puis, comme un bateau ivre, je me suis laissé entraîner par les vents, sans me soucier de l'endroit où j'allais arriver, tout en sachant ce que je voulais et ne voulais pas. Enfin, la musique m'a accompagné tout au long de cette aventure. Quand je pianotais sur mon clavier d'ordinateur, c'était Bach, Beethoven, Satie, Saint-Saëns et bien d'autres qui m'accompagnaient. Par contre, souvent des idées me sont venues en ouvrant mes oreilles à d'autres styles de musique, pop, jazz, rock'n roll et variété. Jamais je ne m'interdirai d'avoir le goût de l'hétéroclite, de la diversité, car c'est dans cela que j'ai puisé la force de penser différemment.

Je vous laisse maintenant vous plonger dans mon histoire.

1.

Les murs sont blancs et gris, pas propres, des traces de frottements les nappent, rappelant les rayures de l'usure du temps. Il fait chaud. La lumière provenant de la fenêtre est filtrée par une feuille de plastique avec des ronds en relief, m'occultant la véritable lumière du jour et me séparant de la vie extérieure. De toute façon, cela n'a pas d'importance, je n'ai pas le désir de voir ce qui s'y passe, cela ne m'intéresse pas, enfin, plus maintenant. Ils m'ont dit que j'étais à l'hôpital, que j'avais perdu connaissance après avoir heurté une voiture, que mes blessures n'étaient que superficielles. Ils m'ont amené ici pour guérir. Mais cet endroit ne m'en donne pas envie, c'est triste et les odeurs de produits chimiques empoisonnent l'atmosphère. Ça sent aussi l'urine.

Qu'importe, je ne suis pas malade, je ne peux donc pas guérir !

Je voudrais qu'ils me laissent tranquille, je ne veux voir personne.

Déjà, ailleurs, je ne me sentais pas bien, comme un livre resté face à terre, pas à sa place, oublié. On m'évite, on me contourne, on m'ignore. Il arrive qu'on me remarque, qu'on m'apostrophe, avec l'air compatissant d'une bigote essayant de rassurer un mourant à l'instant du trépas, mais aussi en me crachant à la figure l'injure réduisant le criminel à l'état de néant. Le seul crime que j'ai commis, c'est d'être là, de ne pas les avoir suivis le jour où ils sont partis.

Depuis mon arrivée, je dors la plupart du temps et quand je reste éveillé, j'ai la nausée. Je n'arrive même pas à me lever, la tête me tourne. Ils m'ont branché le goutte-à-goutte, il paraît que je vais reprendre des forces avec le produit qu'ils m'injectent. Pour le moment, cela ne fait pas d'effet. Je reste dans un état cotonneux. J'ai envie de dormir, je m'endors.

J'entends tout autour de moi les gens qui me parlent, mais je ne les connais pas. Il y a une sorte de docteur, il dit que ce n'est pas grave et qu'il faut que je m'accroche, que je parle, car la solution est en moi. De quoi parle-t-il ? Et de quelle solution ? Pour la connaître, il faudrait déjà me parler du problème, mais je n'en vois pas, je ne sais pas. Il me dit de réfléchir, de me souvenir du passé, de tout lui raconter, que cela me fera du bien.

Mais parler pour quoi faire ? Je préfère dormir et retourner à mes rêves, ils sont colorés et me font du bien, j'en ai besoin.

Le docteur insiste, il veut savoir. Alors je lui dis que j'aurais bien aimé être comme Lennie<sup>1</sup>, caresser un doux rêve de futur, mais sans tout détruire avec mes mains.

– Mais c'est qui, ce Lennie ? me demande-t-il.

Il ne le sait pas, cet imbécile ! Comment peut-il alors croire qu'il peut m'aider ?

Il me regarde sans dire un mot, puis respire profondément, il a envie de me parler. Après tout, même s'il a l'air très con, il veut peut-être réellement m'aider. Mais à quoi ? Ai-je besoin d'aide ? Je n'ai rien demandé à personne, je veux qu'on me laisse tranquille. Mon silence est mon rempart.

Il insiste du regard, puis me parle doucement comme à un enfant. Il veut mieux me connaître. Je lui dis que je ne sais pas parler, que les mots, les phrases qui sont dans ma tête ne sont pas les mêmes que ceux qui sortent par ma bouche.

– Cela ne fait rien, le tout est de parler, cela vous fera le plus grand bien. Et si vous commenciez par me raconter votre enfance !

– Mon enfance ?

– Oui, votre enfance.

Je ne vois pas à quoi cela va lui servir. Je ferme les yeux et me laisse glisser dans ce lit. Je ne sais plus si je parle dans ma tête ou si des sons sortent de ma bouche. Je revois ces images du passé, elles défilent en tous sens.

---

<sup>1</sup> *Des souris et des hommes* de Steinbeck.

Dans le fond, je ne sais pas si mon enfance a été triste ou gaie.

La musique était toujours présente. Il adorait *le Carnaval des animaux* de Saint-Saëns, il l'écoutait souvent, il disait que le compositeur avait un jour décrété que cette œuvre ne serait plus jouée de son vivant, caprice d'un génie, selon lui. En fait, l'œuvre avait d'abord été jouée quelques fois en public par une société musicale appelée « la Trompette » et même une fois devant Liszt, un autre génie de la musique. Puis il fallut attendre la lecture du testament du compositeur pour que l'œuvre soit rejouée en public. Ce qui est surprenant, c'est qu'une seule de ces pièces continua d'être inlassablement jouée et devint, bien malgré son auteur, un tube musical international, surtout pour les violoncellistes. C'était la pièce du cygne, elle était sa préférée et il l'écoutait en boucle, tant et si bien que je la connaissais presque par cœur.

En fait, il aimait toute la musique classique sauf les compositions modernes. En parlant de Messiaen, il disait que sa musique n'était qu'un « bric-à-brac » de notes sans suite ni logique. Il ne la comprenait pas, il n'y était pas sensible. L'amour pour une musique devrait avant tout être l'expression d'une émotion positive personnelle.

Je me souviens surtout de cette grande maison et de son allée d'arbres. Elle disait, lorsqu'on arrivait au portail d'entrée, que le bonheur était au bout de ce chemin. Je m'endors sur ce rêve.

J'ai huit ans aujourd'hui. Je sais qu'ils m'ont préparé une surprise. J'attends fébrilement dans ma chambre qu'ils m'appellent. J'entends des pas. La porte de ma chambre s'ouvre, il est là, dans l'encadrement, il me sourit et me tend une main qui m'invite à le rejoindre. Je ne me fais pas prier, je fonce. On descend l'escalier en rigolant. La joie est perceptible dans la maison. Je me sens bien, je suis heureux. Il y a sur la table de la salle un gros gâteau avec des bougies qui brûlent. Je sens ma gorge se nouer, les larmes me montent aux yeux. Elle me prend dans ses bras et me serre très fort, elle m'embrasse dans le cou et me murmure à l'oreille qu'elle m'aime, je lui réponds en chuchotant que moi aussi. Il est parti dans la cuisine, il revient avec... un vélo ! Comme il est beau, tout rouge, comme je le voulais ! Je saute de joie, ils me regardent en s'enlaçant d'un air attendri. Eux aussi sont heureux, je le sens.

Et puis, il y avait l'école, mon école. Je m'y sentais bien. Tous les jours, je m'y rendais à pied, sans me poser de questions, sans regarder derrière moi. Chemin faisant, je m'inventais des aventures de petits garçons avides de découvrir la vie et d'en découdre avec elle.

Le soir, quand la cloche annonçant la fin de la journée carillonnait, je sortais heureux de la classe, car je le savais au pied du portail, à m'attendre. Dès les premiers gravillons de la cour de récréation foulés, plus rien n'avait importance autour de moi, je courais vers lui et me jetais dans ses bras. J'adorais ce moment et je savais que lui aussi. Il me déposait un baiser sur les cheveux, je fermais les yeux et je m'enivrais de son parfum, mélange d'arômes boisés et de sueur, avant qu'il ne me hisse sur ses épaules. Puis, au retour à la maison, lorsque la porte s'ouvrait sur une odeur de cuisine, je la savais, elle aussi, à m'attendre, le sourire aux lèvres. J'entrais dans son sanctuaire et je la voyais, le visage réjoui, espérant un long baiser de retrouvailles. Je suis heureux de m'en souvenir, les jours, les semaines, les mois et les années, en passant, n'ont pas effacé la puissance de ces instants. C'est toujours le même plaisir, doux et chaud à la pensée, comme un coucher de soleil.

Mais la souffrance n'est pas loin, elle est embusquée, elle t'attend, sournoise, se jette sur toi au moment où tu t'y attends le moins et te laisse sans vie. La grande horloge du temps se fige. Le bonheur s'est envolé et j'ai à peine neuf ans.

Les jours tristes. Je me suis toujours demandé pourquoi ils étaient associés à un temps pluvieux, où il y a du vent et des feuilles qui volent en tourbillons incessants. Pour moi, le jour où tout a basculé, il faisait beau, j'étais à l'école, c'était la fin d'après-midi. J'étais heureux à la pensée de les revoir. C'était au printemps.

Le directeur est entré dans la classe, suivi de deux autres personnes que je ne connaissais pas. Il s'est approché de ma maîtresse et lui a parlé sans nous regarder, comme s'il avait honte de ce qu'il disait. Elle m'a appelé. Je me suis levé doucement, il m'a demandé de prendre mes affaires et de venir avec lui. J'ai obéi, docilement. La porte de la classe s'est refermée derrière moi. Je crois que c'est la dernière fois que j'ai vu ma maîtresse et mon école.

Je suis monté dans une voiture et on est partis. Je ne sais pas combien de temps le voyage a duré. Quand nous sommes arrivés, je m'étais endormi. Le ronronnement du moteur avait eu raison de ma vaillance.

Un homme m'a fait descendre de la voiture. Il m'a souri. Je lui ai demandé s'ils allaient venir me chercher ici, il a paru gêné, a regardé les autres personnes, puis m'a dit que non. Je l'ai suivi dans la maison. On m'a demandé si j'avais faim. Je leur ai dit que oui, qu'après l'école je n'avais pas goûté. J'ai eu droit à une tartine de confiture et un verre de lait. J'étais inquiet, je mangeais sans vraiment en avoir envie, mon ventre se tordait et je les ai entendus parler.

– Il est au courant ?

– Non !

– On doit lui dire ?

– Demain à l'assistance, ils auront les mots pour ça, ils ont l'habitude.

2.

Les jours ont passé, ils ne sont pas venus me chercher. Ici, on m'a dit qu'ils étaient partis faire un très long voyage et que ce n'était pas la peine que je les attende, que peut-être un jour, si j'étais un bon chrétien, je les reverrais. Je ne savais même pas ce que c'était un chrétien ! Ils ne m'ont rien dit de plus et je ne leur ai rien demandé non plus, mais je sais qu'ils ne savaient rien à leur sujet et surtout qu'ils ne me comprenaient pas, alors à quoi bon discuter de ce sujet avec eux ?

Je me suis fait quelques copains, tous paumés comme moi dans l'attente, d'un futur meilleur, à l'image d'un bonheur passé, pour ceux qui en avaient connu un.

Le premier était grand, fort et n'avait peur de rien, du moins, c'est ce qu'il nous disait. Un jour, on l'a retrouvé dans les toilettes en pleurs. On venait de lui annoncer qu'il fallait refaire tous ses vaccins et il avait la trouille des piqûres. Il n'était pas le seul, nous n'en menions pas large non plus quand ce fut notre tour. Il s'appelait Gilles.

Le deuxième s'appelait comme le premier. Il était petit et rondouillard, transparent. Tout comme moi, il n'aimait pas parler. Un simple regard nous suffisait pour nous comprendre. Tous les trois, nous avons parcouru un long chemin ensemble, surtout avec le deuxième Gilles que j'ai suivi là où il voulait aller, quasiment jusqu'au bout.

Le bâtiment qui nous abritait était lugubre, noir et sale. Rien qui donnait envie de rester. De toute façon, peu de temps après mon arrivée je suis parti en pension dans une école avec mes copains. À croire qu'on ne voulait plus de nous, une nouvelle fois.

J'ai passé des moments super dans cette école, enfin cet orphelinat. Je n'avais peut-être que dix ans, mais j'ai vite compris que désormais je serais seul. J'y ai grandi avec mes attentes et mes copains.

Les premiers moments furent pénibles. Comme trois gladiateurs romains, on nous mit sur une estrade dans une classe face aux élèves déjà pensionnaires. Avec le recul, je ne crois pas qu'ils étaient méchants, juste comme dame nature a décidé de créer les enfants, innocents et cruels, donc naturels. Avez-vous déjà vu les yeux d'un chat qui vient d'apercevoir quelque chose bouger devant lui ? Ils se plissent et le corps se pétrifie. Ils étaient comme ça, ils ne bougeaient pas et nous observaient. Les ricanements et les quolibets sont arrivés après notre emménagement au premier rang, vidé par l'exil forcé de ses occupants vers le fin fond de la classe. Il a fallu subir et se taire, nous n'avions pas le choix, l'épreuve du feu venait de commencer.

Notre nouvel instituteur nous témoigna une attention très particulière ! Sans se soucier de l'angoisse et de la peur qui nous pétrifiaient, il nous obligea à nous présenter l'un après l'autre debout face aux autres. On s'exécuta sans trop de détails, puis, le cours recommença et prit fin au son de la cloche de sortie.

On nous installa ensuite dans un dortoir organisé en chambre de trente lits. Au départ, on se regardait, on se dévisageait et puis des groupes avec plus ou moins d'affinités se sont constitués, les échanges ont commencé.

– Tu t'appelles comment ? Tu viens d'où ? Pourquoi t'es là ?

Que des paroles banales qui n'avaient de sens que pour celui qui en était l'auteur. Avec le recul, je pense que cela se faisait naturellement, on avait seulement besoin de s'approprier, de se reconforter en apprenant qui était celui en face de son lit. Il fallait exorciser cette peur ancestrale de l'inconnu.

Le premier soir, tout s'est bien passé, on a fait connaissance et puis tout le monde s'est couché. La fatigue aidant, le silence a rapidement envahi le dortoir.

Les jours les semaines et les mois ont passé. Je suis resté là avec mes copains en attendant qu'on vienne me chercher. Je n'ai pas eu cette chance, eux non plus. Pas de doute, nous étions de vrais orphelins.

3.

J'ai onze ans, enfin presque, dix et demi. On m'a dit que bientôt j'aurais une nouvelle famille et qu'il fallait m'en réjouir. Je n'ai pourtant pas le cœur à ça. Je veux **ma** famille, mon père ma mère, ceux que j'aime et qui me manquent tellement. Ces dernières semaines, je me suis fait peur. L'image que j'avais d'eux semble s'évanouir, me fuir. Je n'ai même pas de photo. J'en ai parlé aux Gilles. Eux aussi, cela leur a fait ça. L'infirmière de l'orphelinat nous a dit qu'il ne fallait pas y penser, qu'on se faisait du mal pour rien.

Et puis ils sont venus me chercher pour rejoindre ma nouvelle famille. Devant mon air rebuté, ils m'ont dit qu'il ne fallait pas que je fasse de manières, car il n'avait pas été facile de trouver une famille qui veuille bien s'occuper de moi. J'ai fait ma valise et je suis parti, non sans avoir au préalable juré aux Gilles qu'on se reverrait.

On a roulé au moins un quart d'heure avant d'entrer dans la cour d'une ferme. Les chiens qui étaient libres, tournaient autour de la voiture en jappant, les autres tiraient sur leurs chaînes tout en se dressant sur les pattes arrière, puis retombaient promptement et faisaient un tour sur eux-mêmes avant de recommencer, tout en aboyant. Une femme sortit de la maison et cria si fort après les bêtes que j'en fis un bon de surprise. Les chiens se turent et retournèrent à leurs niches.

Les mains sur les hanches, elle nous fixa en attendant notre descente de l'automobile. Elle n'était pas grande, un peu boulotte avec la figure ronde et les joues rouges parsemées de couperose. Je suis sorti en dernier après qu'on m'eut ouvert la portière. En me voyant, elle s'esclaffa :

– Ben alors, mon mignon ! Faut pas avoir peur comme ça des chiens, y vont pas t'manger !!!!

– Ah, madame Fondette, je vous présente Pierre, dont nous avons tant parlé ces derniers jours.

– Entrez dans la maison, on sera mieux pour discuter du petit.

L'homme qui m'avait amené prit la valise dans le coffre et me poussa vers l'entrée de la maison. À l'intérieur, il faisait sombre. Il y avait sur la gauche une grande cheminée. Deux chenets avec des têtes de lions trônaient en son milieu. Entre eux, une grosse marmite en fonte noire retenue par une crémaillère dont la tête se perdait dans le conduit de cheminée effleurait le sol recouvert de briques rouges usées par divers frottements. L'évier se trouvait juste après le réfrigérateur, au fond de la pièce, en dessous d'une grande fenêtre donnant sur un jardin potager. À sa droite, un grand poêle noir avec une main courante or faisait office de table de cuisson et de four. Ensuite, il y avait un placard encastré dans le mur. Ses portes étaient légèrement entrebâillées et laissaient apparaître, sur les étagères du haut, une collection de bocaux en verre remplis de légumes et sur le reste des étagères, des boîtes de conserve en fer, des paquets de pâtes et diverses boîtes en carton de produits alimentaires. Puis une porte fermée, et, sur le même côté, un grand bahut aux portes grillagées protégeant un assortiment de piles d'assiettes et de verres dépareillés. Au milieu de la pièce, une grande table de ferme en chêne s'imposait. On aurait pu facilement s'y asseoir à douze autour sur les bancs assortis. En son extrémité, dos à l'évier, il y avait une chaise à accoudoirs et à l'autre bout une maie à pain. Ça sentait le feu de bois, les yeux me piquaient.

– Installez-vous autour de la table, nous dit-elle. Avez-vous soif ? Un sirop ?

Tout en parlant et gesticulant, elle avait ouvert les portes de son placard et sortait déjà les verres sans avoir attendu notre réponse. Elle attrapa ensuite un pichet d'eau retourné sur l'égouttoir de l'évier, le remplit d'eau et le posa sur la table avec les verres.

- Quoi que vous voulez comme sirop ? J'ai de la fraise, de la menthe et de l'orgeat.
- Merci bien, lui répondit mon accompagnateur.
- Et toi, mon mignon ? De la fraise ? Les gamins aiment bien ça.

Je n'eus même pas le temps d'ouvrir la bouche pour répondre qu'un grand verre de sirop rouge était planté devant moi.

Ensuite, ils se sont fait face et ont parlé de moi sans même me regarder. Tout y est passé : l'agrément de la famille en cours, l'école et ses horaires, mon carnet de santé, les visites obligatoires, les incidents à déclarer et ce que la famille d'accueil allait toucher comme argent. J'eus la nette impression d'être... une marchandise dans un magasin !

En partant, l'homme me fixa du regard et me dit d'un ton solennel que j'avais là une chance inespérée de repartir du bon pied dans la vie et qu'il ne fallait surtout pas la gâcher, il n'y en aurait pas d'autres. Je ne savais pas ce que je devais faire, les suivre dehors, attendre dans la pièce... J'eus la réponse rapidement par la maîtresse de maison.

- Attends là, mon mignon, j'ai deux ou trois choses à dire à ces messieurs !

Si elle pensait être discrète, ce fut loupé. Elle avait une voix qui portait et j'entendis tout ce qu'elle avait à dire.

- Le gamin, il ne me paraît pas avoir tout ce qu'il faut dans la caboche !!
  - Il est comme tous ces gamins ayant perdu leurs parents rapidement il y a peu de temps. Il est juste un peu paumé et a besoin de retrouver un environnement stable et surtout de l'affection. Croyez-vous être à la hauteur de cette nouvelle mission ?
  - Mais bien certaine !! J'ai l'expérience, moi ! Vous le savez bien, sinon vous ne seriez pas là !!
  - Très bien. Autre chose ?
  - Il a des sous, le petit ?
  - Cela ne vous regarde pas pour le moment. Je peux juste vous dire qu'il y a un notaire chargé de la succession et qui est, en plus, le légataire testamentaire choisi par ses parents défunts. À sa majorité, il pourra hériter, en attendant c'est vous qui allez vous en occuper. Autre chose ?
  - Ben, c'est que la pension n'est pas bien grosse !
  - Je croyais que vous ne faisiez pas ça pour l'argent !
  - Bien entendu, c'est qu'on les aime ces piots !! Mais tout coûte cher de nos jours, vous comprenez.
- Il la regarda droit dans les yeux sans sourciller. Il respira fortement et lui dit :
- Je vais voir ce que je peux faire.

L'homme lui tourna ensuite le dos, monta dans la voiture qui démarra aussitôt et sortit de la ferme sans même ralentir.

Madame Fondette réapparut quelques secondes plus tard dans l'embrasement de la porte. Elle s'arrêta sur le palier, le souffle fort, la mâchoire serrée, l'air contrarié. C'était une femme de petite corpulence, courte sur pattes et de bras. Elle avait le cheveu droit, noir